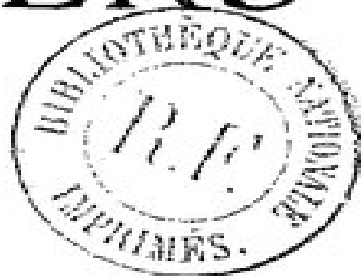


# VERS ET PROSE



« Défense et Illustration » de la haute  
littérature et du lyrisme en prose et  
en poésie.

---

## ACHILLE VENGEUR

DRAME PAR

ANDRÉ SUARÈS

POÈMES ET PROSE DE

ÉMILE VERHAEREN

WILLIAM SHAKESPEARE, ÉMILE GODEFROY

JEAN MORÉAS

POÈMES INÉDITS DE CHARLES CROS

DESSINS DE

ANDRÉ ROUYEYRE :

*ANATOLE FRANCE, MAURICE BARRÈS, JULES RENARD*

LETTRES INÉDITES D'ALBERT SAMAIN

POÈMES ET PROSE DE

ÉMILE COTTINET, EUGÈNE MOREL, ROBERT DE TANLIS

---

TOME XI

SEPTEMBRE  
OCTOBRE-NOVEMBRE  
1907

# L'Éternelle Vision

Émile Cottinet



Vers et Prose, 1907

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

## L'ÉTERNELLE VISION

J'ai mal d'amour tant violent  
Que nul mal ne le saurait guérir...

GUSTAVE KAHN

*Atome parmi les autres atomes,  
je flottais dans des rais de soleil ou dans l'ombre  
Je ne voulais rien qu'accomplir mon destin,  
vivre mes soirs et mes matins...  
Parce qu'un autre atome a passé,  
me voici gisant à terre et blessé...  
Il a passé, vêtu de lumière étrange —  
Et c'était la lumière de mes yeux.  
Un fil mystérieux  
le nouait à moi — C'est ma main qui l'avait noué.*

*Mais le vent change...  
Est-ce un matin, est-ce un soir  
qu'il éteignit la torche d'espoir ?...  
Le fil s'est rompu, la bise l'emporte  
et je gis, blessé, dans les feuilles mortes —  
atome que laissa tout seul un cher atome —  
et la fièvre a peuplé mon sommeil de fantômes...*

*J'ai vu le féroce Amour :  
ses yeux changeants mentaient ; ses mains rouges  
fouillaient des cœurs et son rire perlait du sang...  
Oh ! son rouge rire éclatait de sang !  
Sur les cités, sur les campagnes*

*il passait comme un cyclone, cinglant  
du fouet son troupeau tremblant —  
pauvres brebis que nul chien n'accompagne,  
marquées de rouge pour un trépas cruel et lent.*

*J'ai vu le hideux Amour :  
des roses éclaboussaient de sang  
les serpents de sa chevelure verte ;  
sa poitrine ouverte  
montrait un cœur pourri, suppurant ;  
ses yeux brûlaient, sans réchauffer,  
brûlaient de convoitises basses ;  
sa bouche bavait son désir avorté  
et sa main lasse  
cherchait, tâtonnante, un geste ancien de volupté.*

*J'ai vu le stupide Amour :  
rose d'un sourire extatique et niais,  
applaudi des pitres et des courtisanes,  
il couronnait la Tête d'âne  
et Bottom, chatouillé d'orgueil, vers lui brayait.*

*J'ai vu Celui que les fous nomment Amour,  
celui-là qu'on ne voit qu'en songe  
et dont la voix lointaine prolonge  
en nos âmes sa douceur infinie.*

*Il allait, vêtu de blanche harmonie ;  
ses grands yeux de pâle améthyste  
étaient noyés d'ivresse triste ;  
ses mains bénies  
apportaient la fraîcheur des baumes, les caresses,  
tout ce que laisse  
aux cœurs meurtris la divine Pitié.  
Parfois son doigt levé*

*montrait une invisible étoile, et son sourire  
s'attristait d'éternelle attente jusqu'à mourir.*

*Et j'ai vu mon amour, mon cruel Amour...*

*Alors mon être entier  
trembla du noir frisson des tortures subies,  
trembla du vain effort des ailes asservies.  
Au geste de sa main, à l'appel de sa voix  
resurgissait tout le long Calvaire... Sur moi  
son haleine de cendre et de braise et de glace  
soufflait la mort et, comme un masque, sur sa face  
grimaçait l'Ironie au regard meurtrier...  
Va — disait-il — tu peux prier, pleurer, crier !  
Toujours, comme un écho moqueur de ton martyr,  
sonnera dans ton âme en ruine mon Rire...*

*Écoute :*

*« L'éther léger d'Avril palpite de baisers ;  
Des caresses de fleurs flottent par les prairies ;  
Sur les ailes, encor timides et meurtries,  
Éclosent des chansons vers les cieux apaisés ;*

*« Et des vapeurs d'amour, à l'horizon, s'amassent  
Pour l'orageux été des rouges Passions,  
Mais le Désir s'attarde aux blanches possessions  
Qui troublent, sans les dévaster, les cœurs qui passent*

*« Écoute... un violon prélude, si lointain  
Qu'il semble la caresse vague d'une brise  
Dans la nuit peu à peu bleuissante, qu'irise  
L'incertaine clarté d'un idéal matin...*

*« Écoute ! Il va monter dans l'azur qui s'éclaire...*

*Il monte... Il chante l'Heure unique, où disparaît  
Le soleil même — et c'est l'ineffable secret  
De deux cœurs exhalant une même lumière,*

*« De deux cœurs jamais assouvis, mais défaillants  
Déjà, oh ! défaillants d'extase trop cruelle,  
Trop douloureusement mystique et sensuelle !...  
Et l'invisible archet plane et pleure, éveillant*

*« Tout ce qui dort au fond des vivants sanctuaires  
Et met de l'infini dans l'atome, ce qui  
Faisait trembler Siegfried devant l'Éden conquis  
Et laisse un souffle tiède aux plis froids des suaires.*

*« Oh ! les suivre à jamais, ceux que l'Archet divin  
Appelle maintenant par delà les étoiles !  
Le vent de leur désir a soufflé dans leurs voiles  
Et leurs larmes les ont grisés comme du vin.*

*« Ils partent, libres, délestés des choses brèves  
Et vaines qui étaient eux sans être Eux vraiment*

*Tous masques arrachés, hors celui qui ne ment  
Qu'à lui-même, celui qui jamais ne se lève,*

*« Parce qu'il fut scellé dans l'âme et dans la chair,  
Au point d'être enfin cette âme et cette chair même —  
Pauvre masque vivant et douloureux qui aime  
Et pleure ! Pauvre masque aveugle, qui voit clair !*

*« Ils vont... Ils ont cassé les ancres et les tiges,  
Soulevés vers le Rythme invisible, là-haut,  
Plus haut toujours, puisqu'il le veut, puisqu'il leur faut  
Son extase berçante et son troublant vertige,*

*« Jusqu'aux abîmes éblouis, jusqu'aux sommets*

*Sidéraux, défiant les obstacles, les armes,  
Éternels enivrés de désirs et de larmes,  
Sans savoir, sans vouloir... Oh ! les suivre à jamais !...*

*« Eh bien, lève-toi donc, malade ! Marche, vole,  
Sois le navire ailé qui s'exalte aux écueils,  
Pars !... J'ai mué ta voile en un voile de deuil.  
Bois !... J'ai tari la Source et j'ai brisé la Fiole.*

*« J'offre à tes pieds meurtris les sables infinis,  
saturés de soleil, veufs d'arbres et de nids ;  
à tes yeux, que mira l'onde en ses claires courses,  
les immobilités froides de la Grande-Ourse  
attestant l'Univers sans âme autour de nous ;  
à ta soif l'air qui brûle... et, pour que tu sois fou,  
prends ceux-ci, dont le maléfice noir enchante  
et consume, en l'éternisant, l'heure méchante,  
ceux-ci par moi dosés pour toi seul, mes poisons  
favoris, les futurs hôtes de ta maison :*

*le Soupçon, qui frappe au cerveau, qui rampe et ronge  
pour entrer — Chasse-le, il violera tes songes,  
car il se fait succube et va venir, la nuit,  
s'accroupir sur ta gorge — et celle qui le suit,  
la Jalousie, ardente et dolente, qui veille  
à ton chevet pour te chuchoter à l'oreille  
un nom cent mille fois répété, détesté,  
puis tous les noms... et tu n'es plus que le Hanté.  
Elle va vivre en toi, la pâle Jalousie,  
inquiète, l'œil fixe, entre toutes choisie  
pour saper lentement de ses outils muets  
ta raison... Oh ! regarde, écoute... un coup de fouet,  
un bruit de roue, un pas qui sonne dans la rue,  
et tu tressailles, dis ? et tout ton sang se rue  
à ton cœur, soudain lourd, et que d'étranges feux  
dévorent... Des frissons... Plus de souffle... Tu veux*

*lutter, t'enfuir... La Stryge pâle te possède...  
Elle a vaincu... Déjà tout chancelle, tout cède  
et s'écroule... Plus rien !... Alors, triste insensé  
qui cherches à tâtons des débris de Passé  
en parlant avec des spectres sous des décombres,  
ton désespoir sanglote éperdument vers l'Ombre  
éternelle, muette et sourde, qui endort  
les râles d'agonie et les spasmes de mort »...*

*Ainsi parlait mon amour, mon cruel Amour,  
et il s'est tu.*

*J'avais rêvé, je crois...*

*Je suis seul — oh ! si seul ! — dans ma chambre...  
Tout à l'heure*

*des atomes ne dansaient-ils pas dans du soleil,  
avec des visions de sang, de larmes et de croix,  
et des essors, de radieux éveils  
que noya bientôt toute l'Ombre ?...*

*Un jour blafard drape, comme un linceul,  
cette chambre où je suis deux fois seul :  
car je l'ai vue, immobile — et si lasse ! —  
affleurer à l'eau morte du miroir,  
la triste Face  
que ravagea l'Amour aux flèches de mensonge,  
la face de fièvre et de songe,  
la face qui saigna sous les torches d'espoir,  
quand des vols d'âmes s'exaltaient vers la lumière,  
la face prisonnière,  
pâle et morte, aujourd'hui, comme un soir  
de lente neige.*

*Une horloge a sonné, lointaine...*

*Encore une heure... Encore un boulet à traîner  
derrière les barreaux des jours,  
tout le long du bagne des années...*

*Je vis toujours...*

**ÉMILE COTTINET**

*Décembre 1902.*

# À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)<sup>[1]</sup>. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](https://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)<sup>[2]</sup> ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/licenses/fdl.html)<sup>[3]</sup>.

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)<sup>[4]</sup>.

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Le ciel est par dessus le toit
- Phe-bot
- Viticulum
- Kaviraf
- Cunegondel
- Enmerkar
- ThomasBot

---

1. ↑ <http://fr.wikisource.org>

2. ↑ <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>

3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>
4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) [http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler\\_une\\_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)